

# Nos Lettres

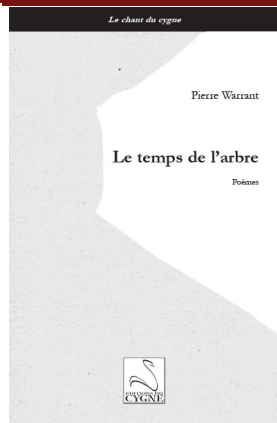
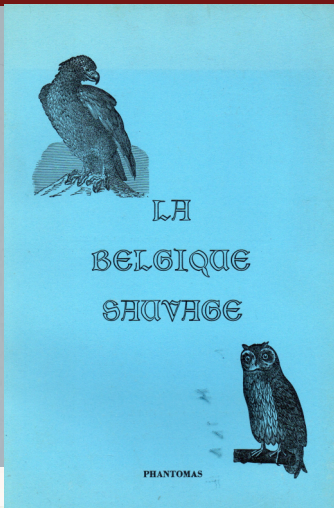
ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Jean Dyréau

LA LUEUR DES MOTS



Le Taillis Pré  
Collection Ha 1

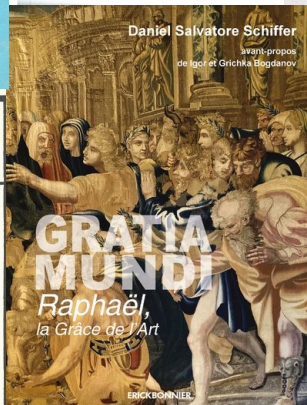
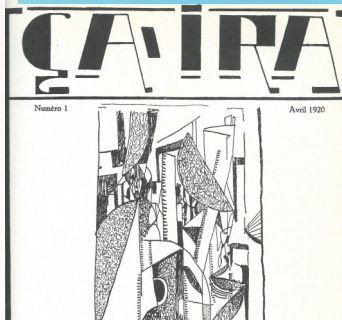


Pascal Feyaerts

Aspérités



dessins de Catherine Berael  
préface de Jean-Michel Aubevert



Philippe Leuckx

Poèmes du chagrin



avant-titre de Jean-Michel Aubevert

Éditions LE COUDRIER

Jean-Louis Van Durme

Si frais le souffle de la haine



Marcelle Pâques

Le cristal des jours

Préface et illustrations de Claude Donnay



*Non d'œuvre*

**PRÉSIDENTE**

ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**VICE-PRÉSIDENTS**

MICHEL JOIRET

MARTINE ROUHART

**SECRÉTAIRE GÉNÉRAL**

PIERRE MORLET

**TRÉSORIER**

CARINO BUCCIARELLI

**CONSERVATEUR DU MUSÉE**

CAMILLE LEMONNIER

JEAN-LOUP SEBAN

**DIRECTEUR DE L'ESPACE**

**SIMENON**

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

**ADMINISTRATEURS**

COLETTE FRÈRE

SYLVIE GODEFROID

PHILIPPE LEUCKX

DANIEL SALVATORE SCHIFFER

ÉVELYNE WILWERTH

**S O M M A I R E**

<b>Éditorial .....</b>	<b>3</b>
<b>Poésie irrégulière et poètes irréguliers</b>	<b>5</b>
<b>Lectures .....</b>	<b>14</b>
<b>Activités de nos membres .....</b>	<b>29</b>

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vinclair

Relecture: Daniel Charneux

*Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.*

# Éditorial

par **Anne-Michèle Hamesse**

*E la nave va !*

**D**epuis de longs mois nous traversons une crise qui semble sans fin, encombrée de décisions qui nous paraissent parfois inexplicables ou contradictoires, pourtant nous nous y soumettons, inquiétés par les chiffres et pris dans un mouvement suivi par la planète entière.

Parfois j'éprouve, comme nous tous, un sentiment de sidération face à tous ces masques, à la vie qui a changé, à nos contacts humains qui se perdent, à l'inhumanité de ce que nous sommes forcés de vivre.

L'autre jour j'ai lu une phrase d'Émile Verhaeren qui disait «Admirez-vous les uns les autres» et cette phrase m'a touchée, je me suis dit que nous ne nous admirions pas assez les uns les autres, que nous, les écrivains belges, manquions parfois de bienveillance. Mais je m'é gare.

Attendons des jours meilleurs, c'est dans cet espoir que nous vivons maintenant.

J'ai la responsabilité de mener à bon port le navire AEB, pris dans la tempête, protéger la santé des marins que nous sommes, mais l'AEB en a vu d'autres, elle a vaincu tant d'obstacles toutes ces années, comme tant d'autres secteurs, celui de la Culture étant particulièrement en péril.

Comment faire pour survivre, pour continuer notre voyage ? Éviter les icebergs et l'immobilisme ?

## ÉDITORIAL

---

Nos Soirées des Lettres, si chères à nos cœurs, qui nous apportaient souffle et émotions et le sentiment d'être ensemble, avec nos différences et nos inspirations multiples.

Qu'en ferons-nous désormais ?

Dans les circonstances présentes et jusqu'à nouvel ordre nous avons cru bon de les maintenir sous la forme d'entretiens écrits puisque nos réunions telles que nous les vivions supposent trop de contraintes (le verre de l'amitié, les dédicaces, la distanciation, les masques et j'en passe).

Ces entretiens seront consignés dans des livraisons supplémentaires de *Nos Lettres* et publiés sur notre site.

Les documents ainsi archivés feront office de mémoire.

Par ailleurs, les jurys sont mis en place pour continuer à décerner nos prix.

La vie de l'AEB continue, les lettres belges continueront le voyage coûte que coûte.

Avec ténacité et détermination nous tenons la barre d'un navire qui en a vu d'autres, attendons ces jours meilleurs qu'on nous promet, « E la nave va ».

Avec ma plus grande amitié à tous.

Anne-Michèle



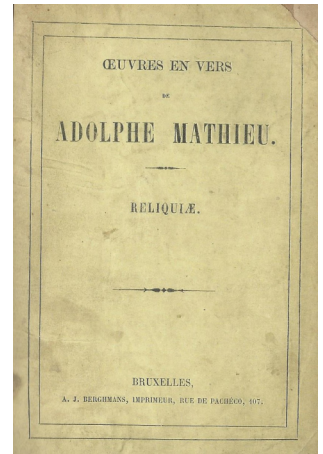
# Poésie irrégulière et poètes irréguliers

par **Jean-Baptiste Baronian**

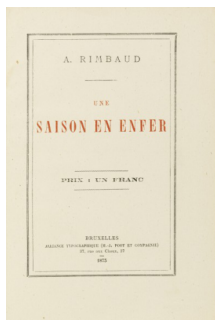
**P**ourquoi y a-t-il eu tant de poètes en Belgique ? Pourquoi sont-ils toujours aussi nombreux ? En 1830 déjà, l'obscur Adolphe Mathieu écrivait : « Des vers, il nous en pleut, c'est une épidémie. » Des vers, oui, mais de la poésie ? J'ai consulté de nombreuses anthologies consacrées à la poésie belge de langue française (ou d'expression française), mais dans aucune d'entre elles, je n'ai trouvé une explication, ni davantage un essai d'explication à ce phénomène.

Les diverses histoires des lettres belges sont pareillement muettes sur la question. En général, elles se contentent de dire qu'au début des années 1880, la vie littéraire belge s'anime tout à coup sous l'impulsion d'une pléiade d'auteurs talentueux : Camille Lemonnier, Émile Verhaeren, Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Georges Eekhoud, Iwan Gilkin, Max Elskamp... Bien entendu, elles ne disent pas qu'à leur suite, et jusqu'à nos jours, ont surgi une multitude de rimailleurs. Tout le monde, il est vrai, est à même d'éditer des vers. Il suffit d'aller voir le premier imprimeur venu et de lui demander un devis pour une plaquette. Ce n'est jamais très cher. Et puis, quand les autolâtries sont en jeu, on ne regarde pas à la dépense.

Je m'en voudrais toutefois de me moquer des plaquettes à compte d'auteur. L'exemple le plus édifiant est, sans conteste, *Une saison en enfer*. Que serait le destin de la poésie française si, en juillet 1873, Arthur Rimbaud n'avait pas eu l'heureuse



## POÉSIE IRRÉGULIERE ET POÈTES IRRÉGULIERS



idée de faire imprimer cet « opéra fabuleux » à l'Alliance typographique, 38 rue aux Choux à Bruxelles, contre monnaie sonnante et trébuchante (qu'il espérait recevoir de sa mère, mais qu'il n'a, hélas, jamais obtenue) ?

\*

Trêve de paradoxes : je dois admettre, en toute franchise et en toute équité littéraire (à supposer que cette notion ait un sens), que la Belgique a donné et continue de donner de remarquables poètes, et notamment des poètes que je qualifierais d'irréguliers – des individualistes, des francs-tireurs, des mutins, des excentriques de la plus belle espèce.

Je pense pour commencer à l'Anversois Paul Neuhuys (1897-1984). Son premier recueil de poèmes, *La Source et l'infini*, il l'a publié à l'âge de dix-sept ans, donc en 1914. Ce qui lui a valu un renvoi *sine die* de l'école et a provoqué chez lui l'impression bizarre que l'acte poétique ressortirait à un délit. En 1919, il a *récidivé*, mais cette fois avec la plus stimulante complicité qui puisse se concevoir à l'époque, puisque le livre, *Loin du tumulte*, a été préfacé par Max Elskamp en



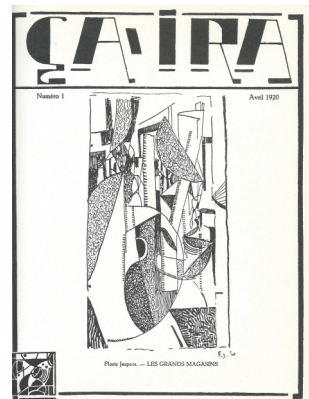
Portrait de Paul Neuhuys par Floris Jespers. Frontispice du recueil *Le Zèbre handicapé* (Anvers, éditions Ça ira, 1923).

personne, le plus original des poètes symbolistes belges. Cette préface constitue d'ailleurs un des rares textes en prose de l'auteur des *Enlumines* et, en même temps, plus qu'une présentation du jeune Paul Neuhuys, sa propre définition de la poésie. «Harmonies incréées : musiques, rythmes, lumières : parfums, chants et couleurs, existant en essence, instaurés en puissance, mais sans règne et sans couronne, chair épandue du rêve parce qu'informulée, c'est vous, là-bas, à l'heure élue, que va chercher le poète, vous ouvrant son âme en tout amour, pour que vous y trouviez le moule prédestiné où vous incarner ; pour vous donner cette joie ou cette douleur d'être, mais qui s'appelle pourtant la vie.»

## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

La vie, la joie, la douleur d'être : ces mots de Max Elskamp sont très vite devenus le credo de Paul Neuhuys, qui fait paraître en 1921 son troisième recueil, *Le Canari et la cerise*. À ses yeux, le poète est avant tout un raconteur, il a moins à dire qu'à narrer, un peu à la manière de Paul Verlaine, et s'il a réellement envie d'exprimer des idées, il est préférable qu'il le fasse à travers des sketches lyriques en miniature, des sortes de saynètes où le verbe est un perpétuel mouvement. Dès lors, presque toute l'œuvre poétique de Paul Neuhuys a emprunté la voie royale de l'ironie primesautière, de la tendresse mélancolique, de l'humour désabusé, de la magie du quotidien, tantôt avec des rimes traditionnelles, tantôt avec des vers libres, des vers libérés de toute entrave, de toute influence, et justement en dehors des modes et des écoles.

Cette extraordinaire indépendance ne l'a pourtant pas empêché d'être aussi un homme d'action et l'animateur de la revue *Ça ira*, puis celui d'une maison d'édition portant le même nom et riche d'un catalogue où figurent certains des écrivains belges les plus illustres : Henri Michaux (son premier livre, *Les Rêves et la jambe*, est signé Henry Michaux), Clément Pansaers et Paul Joostens (qui sont les deux premiers dadaïstes belges), Géo Norge, Michel de Ghelderode, Marcel Lecomte, Paul Colinet, Marcel Mariën... Pendant plus d'un demi-siècle, Paul Neuhuys a ainsi dirigé à Anvers les Éditions Ça ira, à l'abri des remous de l'actualité éphémère, soucieux de ne publier que des livres à faible tirage, imprimés avec un goût et un soin extrêmes. Il y a en outre édité la plupart de ses écrits, sans tapage aucun, comme en cachette, ou comme sous le manteau – raison principale pour laquelle, je pense, il est toujours demeuré un poète méconnu, quand bien même ses pairs, eux, n'ont jamais cessé de lui rendre hommage.



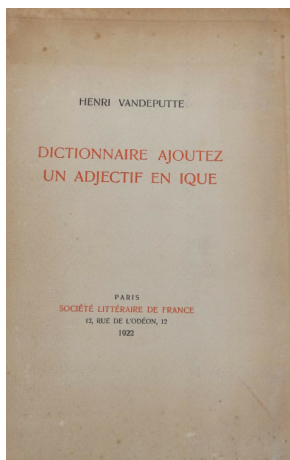
Couverture du premier numéro de *Ça ira*, dans la réédition de la collection complète aux éditions Jacques Antoine (1973).

## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

Vu qu'il avait lui-même créé de la sorte les conditions de son statut confidentiel au sein du landerneau poétique national, j'ai toutefois du mal à comprendre qu'en 1927, dans la revue *La Renaissance d'Occident*, il ait proclamé que l'écrivain belge était « un exilé dans son propre pays ». « Écrivains belges, ajoutait-il, jusques à quand serez-vous les victimes bénévoles de la veulerie administrative et vous contenteriez-vous d'une aumône ou d'une décoration qu'on vous offre pour vous faire croire qu'on vous aide alors qu'en réalité on vous égorge ? »

\*

Un deuxième irrégulier que j'aime beaucoup, et que Paul Neuhuis a également édité, c'est Henri Vandeputte (1877-1952). Il est l'auteur tout aussi méconnu d'une vingtaine de livres, le plus curieux étant, selon moi, son *Dictionnaire ajoutez un adjectif en ique*. Édité à Paris en 1922, cet ouvrage absolument inclassable, composé de poèmes en prose, est un



formidable catalogue d'éblouissements et de surprises, à l'image de l'existence même de cet homme aventureux, qui a tout fait, ou presque tout : fonder des revues littéraires, être le nègre de divers auteurs à succès (Willy, René Delmas de Pont-Jest...), voyager aux quatre coins du monde (il a parcouru les États-Unis de la côte Est à la côte Ouest), diriger ou conseiller des galeries d'art, s'occuper du Kursaal d'Ostende et de son célèbre Bal du Rat mort, monter des pièces de théâtre, enseigner, ouvrir successivement une librairie, une bouquinerie et un magasin de location de livres... Un homme aventureux, qui a eu la chance de croiser sur sa route une foule de gens célèbres, de Fédor Chaliapine à Mistinguett, en passant par Stéphane Mallarmé, Amedeo Modigliani, André Gide ou Léon Spilliaert, dont il a été l'ami, sur lequel il a souvent écrit et dont il a collectionné les tableaux. On

## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

raconte qu'il a possédé une quantité extraordinaire de toiles des plus grands artistes de l'entre-deux-guerres et que, pour subvenir à ses besoins et nourrir les siens, il a dû se résoudre, au fil des années et jusqu'à sa mort, à les vendre les unes après les autres à des marchands forcément sans scrupules.

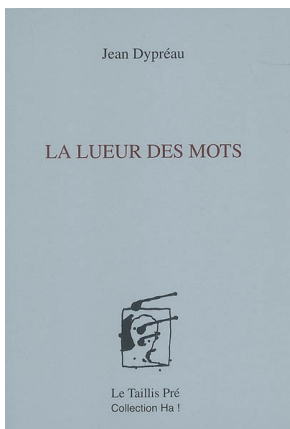
Parmi les poètes irréguliers, je range aussi le Montois Fernand Dumont, dont Paul Neuhuys a publié en 1942 *Le Traité des fées*, trois ans avant sa mort au camp de concentration de Bergen-Belsen, à l'âge de trente-six ans. Tirée à cent douze exemplaires à peine, cette belle plaquette est également inclassable, quoiqu'elle baigne dans un climat surréaliste ou, à tout le moins, surréel (Fernand Dumont a été un des fondateurs du Groupe surréaliste du Hainaut). En vingt brefs chapitres, on apprend ici qui sont au juste les fées et ce qu'elles font du matin au soir et du soir au matin. On apprend notamment qu'elles gardent « intact le secret de leur demeure », qu'on chercherait « en vain le plus petit nuage d'arrière-pensée dans le ciel immuablement pur de leur conscience », que leur commerce est « exaltant », qu'elles sont parfois très irritables, mais « jamais sans motif sérieux » ou encore que, « rayonnantes et douées », elles se déplacent « à la vitesse constante de trois cent mille kilomètres à la seconde ». Et Fernand Dumont dit bien à plusieurs reprises qu'elles sont les meilleures amies, les meilleures complices, des poètes.

\*

Pour ce qui le concerne, Jean Dypréau (1917-1986) est un poète irrégulier parti en guerre, un peu comme Jean L'Anselme en France, contre les « mots de tous les jours » « couverts de poussière », mais tout en sachant fort bien qu'ils sont le pouvoir de « dompter les pouvoirs », parti en guerre contre les idées reçues et, surtout, contre les fausses valeurs et les trompeuses évidences. *Le Souffle court* (1950), *Le Chemin des proverbes*

## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

(1951), *Inventaire de l'arche* (1953), *Le Présent imaginaire* (1954), *La Corde et le pendu* (1955), *Temps de parole* (1956), *La Verberie* (1970), *Le Mal des mots* (1989)... ce sont les titres



Réédition des œuvres de J. Dyréau aux éditions Le Taillis Pré (2009).

de quelques-uns de ses recueils, où le plus souvent on trouve de brefs poèmes en forme d'aphorismes. À moins que ce ne soient des aphorismes en forme de courts poèmes. Du genre : « Quand mon chien me parle / je ne me crois pas obligé d'aboyer », « Méfiez-vous de cette blessure / qui ne vous a pas laissé de cicatrice », « Cet arbre prenait un soin infini / à dessiner ses ombres », « Les voyantes meurent aussi », « La culture ne subsiste que parce qu'on la cultive ». Et de dire de la tortue qu'on critique sa lenteur, mais qu'elle a bon dos, du vampire qu'en dormant, il rêve que les autres dorment, de la pie qu'on la crut honnête, mais

qu'elle rapporta un faux bijou, du dromadaire que le chameau le prend pour un infirme et de ce même chameau qu'il a été « la première installation d'eau courante ». Ou du pont qu'il regarde le fleuve lui lécher les pieds, tandis que les deux livres lui sourient... Rendant hommage à Jean Dyréau, en juillet 2008, Armand Gatti a écrit : « Hors les fragments d'espace et de temps défigurés, tes étoiles arrachées au quotidien disent toujours l'infini. Avec une insolence belge, tu fais partie de la grande parabole de l'Univers. » Une « insolence belge » : mon Dieu, comme c'est exact !

\*

André Balthazar (1934-2014) est un autre poète irrégulier que j'aime beaucoup. Lui, il a fondé à La Louvière, avec Pol Bury, le Daily-Bul, ce mouvement poético-artistico-ludique toujours en quête de l'alphabet, des formes et des couleurs primaires, et il a régulièrement fait paraître des textes insolites – mais un insolite matérialiste, si je puis recourir à cet oxymore. À *bras le corps*, qui date de 1964, constitue ainsi une



## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

déroutante célébration de l'anatomie humaine. Qu'il évoque le nez ou le ventre, le cœur ou la langue, les poils ou les oreilles, les lignes de la main ou les pieds, les ongles ou les yeux, André Balthazar transfigure toujours le plus concret – le plus évident –, comme si toutes ces choses-là étaient mystérieuses, surgies d'un monde parallèle, et qu'il était le premier à les faire découvrir et le premier à en parler. Dans *Miettes*, une section de *La Concordance des temps*, un recueil qu'il a publié en 1984, il s'attarde sur certains menus faits de la vie domestique et ses accessoires – savon noir, mastic, fromage, chocolat, charbon, tartine... – avec un mélange d'humour et de componction, et derechef on a le sentiment qu'il les arrache du quotidien le plus ordinaire pour leur conférer une réalité magique.

\*

Des irréguliers, ce sont aussi les « sept types en or ». Entre ces guillemets, je place les membres historiques de la revue *Phantomas*, fondée en décembre 1953 et considérée par le perspicace Jacques Sojcher, en 1975, comme « la plus belle revue du monde », la revue « eurythmique » et « climatique », la revue de « la sauvagerie sensible » (ce qui est bien dit) : Paul Bourgoignie (1915-1995), Théodore Koenig (1922-1996), Joseph Noiret (1927-2012), Gabriel Piqueray (1920-1992), Marcel Piqueray (1920-1997), François Jacqmin (1929-1992) et Pierre Puttemans (1933-2013). À ce septuor, il convient d'ajouter Marcel Havrenne (1912-1957), qui a porté *Phantomas* sur les fonts baptismaux et qui, dès 1935, avait fait ses armes dans le surréalisme hennuyer, aux côtés d'Achille Chavée, de Marcel Lefrancq et de Fernand Dumont. On lui doit cet aphorisme *existentiel* cité à de nombreuses reprises : « On



Gabriel Piqueray, Jacques Calomme, Marcel Piqueray et André Balthazar.

## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

peut très bien éprouver le sentiment de l'absolu en se faisant la barbe ou en mangeant des gaufres. » Dans l'ultime numéro de la revue publié en décembre 1980, Théodore Koenig a confessé qu'il avait passé une grande partie de son temps à «expérimenter» l'écriture. « À *Phantomas*, nous sommes attachés à l'insolitisme d'accords inattendus, à la suavité de consonances inédites. Nous avons pensé nos écrits. »

Au sein de ce mouvement, parmi ces irréguliers qui se

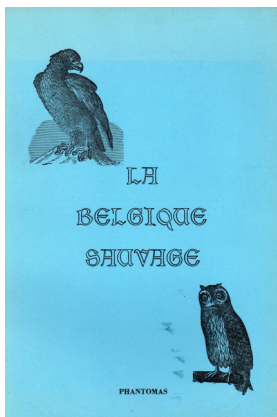
voulaient *sauvages*, mais qui avaient parfois tendance à se prendre trop au sérieux (Théodore Koenig se croyait investi d'une importante mission littéraire), François Jacqmin a été lui-même un irrégulier, car les jeux et les virtuosités du langage lui importaient moins que le besoin de dire des évidences premières. « Ma participation au réel se limite à une signification occasionnelle », a-t-il écrit. Ce propos est modeste. C'est assurément celui d'un homme, qui était l'humilité incarnée et qui ne se rendait peut-être pas compte qu'avec ses rares écrits, il élevait l'expression poétique à un très haut niveau de connaissance, presque à la

manière d'un métaphysicien. Je puis en témoigner, moi qui l'ai souvent accompagné dans ses pérégrinations chez les bouquinistes et sur les marchés aux puces à Bruxelles, à Liège et à Redu, ce village ardennais du livre.

François Jacqmin a, je crois, le secret de la gravité – de la parole grave. En même temps, tout chez lui s'accorde à la nature, au rythme inéluctable des saisons, aux saveurs et aux odeurs de la terre et de la mer, à la brise, au brouillard, aux cieux, comme on peut le constater en lisant *Le Domino gris*, un recueil qu'il a fait paraître au Daily-Bul en 1984, et que je tiens pour un chef-d'œuvre de poésie intense et pénétrante.

\*

Peut-on parler d'une école de la poésie irrégulière belge,

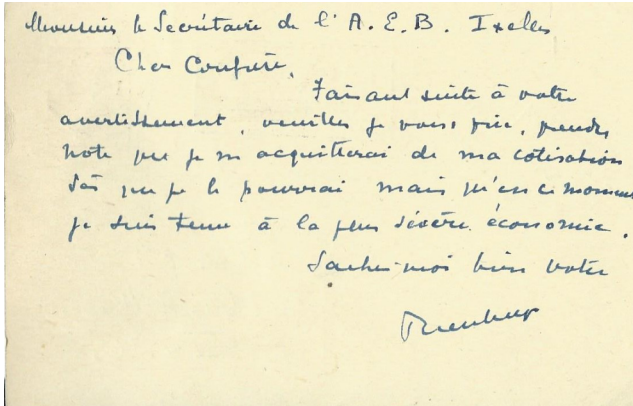


*La Belgique sauvage*. Tiré à part de la revue *Phantomas* (n°100-111) consacré à la Mémoire (1971).

## POÉSIE IRRÉGULIÈRE ET POÈTES IRRÉGULIERS

dans laquelle se retrouveraient aussi des auteurs tels que Mélot du Dy, Paul Dewaelhens (chez qui abondent les poèmes inclassables), Armand Permantier, Roger Goossens (avec *Magie familière*, son unique recueil de poèmes), Paul Kervan ou encore Jean-Pierre Verheggen, lauréat autoproclamé d'un improbable « prix Nobelge » comme on parle d'une école symboliste belge, d'une école fantastique belge et d'une école surréaliste belge ?

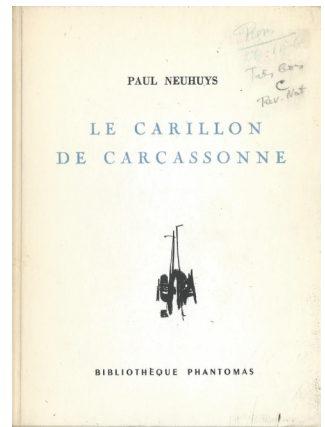
Oui, je le pense. Et je pense, pour reprendre le mot d'Armand Gatti, qu'elle se caractérise, d'abord et avant tout, par son insolence – une insolence par rapport à la langue, qu'elle aime martyriser, et une insolence par rapport à l'histoire, aux mœurs et aux habitudes du pays. Le Belge, il est vrai, est volontiers masochiste et éprouve toujours un malin plaisir à cultiver ses particularismes. Et c'est une grande chance qu'il y excelle.



**Ci-dessus :** Carte postale envoyée par Paul Neuhuys à Georges Dopagne, secrétaire général de l'AEB, en novembre 1947. Au mois de juillet de l'année suivante, un autre rappel lui est envoyé avant que sa « démission » ne soit actée en octobre : à l'époque, on ne plaisantait pas. Même si les problèmes de cotisation finissaient semble-t-il par s'arranger, puisque Neuhuys fera partie d'une délégation de l'AEB en mars 1952 lors de la célébration du cinquantenaire de l'association.

**A droite :** Paul Neuhuys édité chez *Phantomas* à 155 exemplaires, en 1960.

En haut à droite de la couverture, quelques notes de Philippe Delaby, trésorier puis secrétaire général de l'AEB, auquel est dédié la plaquette : « Très bon ».



# Lectures

**Pascal Feyaerts, *Aspérités*. Illustrations de Catherine Berael. Préface de Jean-Michel Aubevert. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, 2020.**

*Aspérités* de Pascal Feyaerts, paru il y a quelques jours au Coudrier (c'est pour lui un cinquième livre chez la même editrice), révèle un talent sûr pour consigner la fragilité, l'écart entre le réel vécu et celui engrangé quelque part, entre rêve et sommeil.

Beau titre de celui qui se dit et se veut « homme d'encre » et « si peu d'écorce », sauf qu'il y a de la chair et de la sensibilité à revendre dans ces brefs poèmes, écrits avec nudité, densité et éclat .

Jugez :

« Nul ne nous sauve comme de savoir donner trait au vent et de l'épouser sans trompeuse alliance »(p.16)

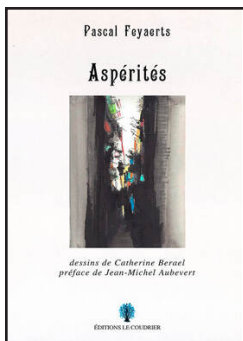
A ces proses bien rythmées s'allient de petits poèmes versifiés de toute beauté :

« Je n'ai qu'un corps à te donner  
J'ai tellement épluché mon âme  
Qu'elle s'est mise à neiger  
En quelque éternité de soie » (p.30)

Tissée de mélancolie, d'àpreté, la poésie de Feyaerts « respire/ Par tous les pores de ton silence ».

Non, contrairement à ce qu'il peut écrire, de grave, d'incisif, et de beau, « De mes émotions il ne demeure que la houle? », le poète transmet une qualité d'âme exceptionnelle, celle d'un gars qui s'est penché sur ses blessures intimes pour nous nourrir d'un « nouveau chemin », où il peut assurer le « guet » ou le partage.

Quatre dessins magnifiques de Catherine Berael disent



aussi la magie des couleurs qui ressortent d'une ombre inquiétante. Pascal ne dit rien d'autre.

Belle préface de Jean-Michel Aubevert.

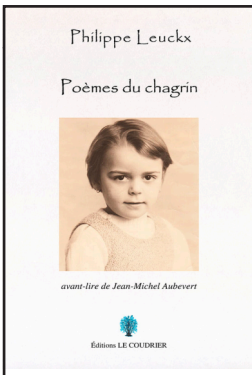
**Philippe Leuckx**

**Philippe Leuckx, *Poèmes du chagrin*. Avant-lire de Jean-Michel Aubevert. Mont-Saint-Guibert: éd. Le Coudrier, 2020.**

***Une poésie élégiaque***

Un nouveau livre de Philippe Leuckx, *Poèmes du chagrin*, vient de paraître dans la conception artistique des Éditions Le Coudrier, avec un avant-lire de Jean-Michel Aubevert qui nous fait comprendre de quel chagrin sont issus les poèmes réunis dans ce recueil : « On ne saurait sonder la tristesse de la perte, la désertification que produit le deuil. » Un recueil de poèmes qui touchent de près par la profonde solitude et mélancolie de l'homme face à l'absence de celle qui était présence et joie du cœur, face au vide de la perte de la femme aimée : « Je reste sur le bord esseulé comme une pierre ». Que reste-t-il d'une vie à deux ? Seuls les souvenirs à enlever à la mémoire affective dans ses heures d'ombres et de doute, de chagrin, « de solitude de souffre qui te perce la peau comme une blessure sans plaie ». L'absence, « nuit qui griffe le cœur », vide du cœur au rythme déréglé qui te rend « empêtré et poisseux », rejette sans cesse dans l'ombre de la mémoire qui restitue par bribes les souvenirs des lieux d'autrefois où l'on était ensemble. Le poète vit un immense chagrin et l'esseulement, « se sent inerte ». Il plonge en soi-même où il retrouve celle qui n'est plus, les images heureuses de leurs périples ou celles du temps de sa maladie. Entre lui et le monde s'interpose un mur, la lumière, la vie en dehors de sa maison, où il reste captif « d'un noir chagrin ». La maison n'est que silence, « un étrange bloc de silence », refuge,

mémoire et souffrance. Le poète doit s'habituer à affronter sa solitude, « à n'entendre que son pas », à ne pas sombrer dans la mélancolie, à « inventer la caresse », « à vivre au-dessus de tes forces », avec parfois une silhouette de brume, tel un fantôme à sa fenêtre. Cependant, contre sa volonté, la douceur de la vie au jardin, avec la beauté des roses et le chant des oiseaux, lui procure un peu de joie et ne cesse de l'exhorter à s'affranchir du chagrin, si bien qu'il s'étonne de survivre à la perte : « Il faudrait ramener à soi / la légère houle du vent/ percer le chagrin/ rameuter ce peu de joie/ qui ourle les lointains. » D'autre part, il trouve une sorte de consolation dans les mots à remplir le vide, à retenir les traces de ce qui était avant et qui n'est plus, si pâles et fragiles qu'ils puissent être. La voix élégiaque du poète tisse des poèmes graves, mélancoliques, autant d'images du chagrin et de la solitude. Le poète se souvient des deux séquences heureuses du passé, observe le quotidien et se scrute lui-même et son devenir, accablé de chagrin et de mélancolie, conscient que « pleurer n'apaise/ pas le cœur ». Le jeu pronominal (*je* du solitaire, *nous* du couple, *elle* de la femme perdue) et temporel (verbes au passé, présent, futur) témoigne d'une existence heureuse à deux, brusquement atteinte par la maladie et la mort, d'un avant et après la perte. Le passé évoque des souvenirs, le présent est celui du deuil, de la solitude et du chagrin, le futur celui de son devenir : rester captif du chagrin ou s'ouvrir vers le monde. Il y a même un futur antérieur, rappelant un projet de couple, brisé par la mort de la femme. La vie semble avoir perdu du sens en l'absence de l'autre : « Dans l'entre-deux de nos vies devenues mutiques, l'indécise absence », « la vie s'étage sans vie ». Il y a aussi dans ce livre émouvant la mémoire des photos y insérées pour retrouver le visage réel de la femme perdue : seule ou en groupe, un souvenir du dernier voyage italien du couple dont parle aussi un poème. Quand la





mémoire du vécu pâlit, il nous reste la photo pour rappeler l'instant d'autrefois qui n'est plus. Le deuil est chagrin et solitude, mais pour un poète il pourrait être créateur s'il trouvait en lui la force se s'arracher à la mélancolie noire, comme c'est bien le cas de Philippe Leuckx.

**Sonia Elvireanu**

### **Marcelle Pâques, *Le cristal des jours*. Ciney, éd. Bleu d'Encre, 2020.**

Peut-être Marcelle Pâques est-elle une jusqu'au-boutiste de la Beauté. Son dépouillement fait son émerveillement et suscite l'écho positif d'être au monde car, « comme l'arbre » elle (« je me ») se débarrasse / D'une tristesse fanée » rappelant que si la vie nous laisse parfois désarmé (e), voire blessé (e), elle nous éveille à cette beauté, accrue d'ailleurs avec le temps qui passe (« Le temps passe/ Et se mord les doigts/ D'être passé si vite »).

Le regret du temps passé est fort court si on considère son enthousiasme à partager une suite de bonheurs vécus au quotidien, rappelant la rose et l'espérance permise au contact d'autrui.

C'est que Marcelle Pâques fait partie de ces auteurs qui ont le sens du partage assez discret pour ne pas en faire état.

Le choc de ses idées/images révèle puissamment sa personnalité :

« Qu'un clochard /Pensif/ Soudain Retrouve l'espoir » dit-elle avec ce sens du partage qui me rappelle aussi un recueil de Philippe Leuckx, *Le miroir sans tain*.

Approvoisant les grains de sable, sa modestie se révèle autant granuleuse, participative et éternisée que déterminée à s'accrocher aux pas qui s'avancent face à la mer.

Une certaine résonance globale émane de ce recueil aux images cristallines mais pas dupes pour autant, la poète se

préoccupant de l'écho suscité : « Le regard des autres sur nous/ Notre regard sur eux/ Qui sont-ils ? /Qui sommes-nous ? Invités d'un bal masqué ». Trompeuse, l'image vraie des êtres n'apparaît-elle que dans l'entrebâillement d'une porte ?

Sans doute faut-il saisir cet instant caché auquel fait allusion la poète et voir autrement une réalité qui parfois nous paraît bien fictive.

« A cloche-pied/ sur les idées reçues », (belle illustration de Claude Donnay en parallèle...) l'auteur rappelle indirectement l'enfance qui nous conditionne dans des images toutes faites, en sachant toutefois que la résonance magnétique de ronds dans l'eau donne des résultats incertains.

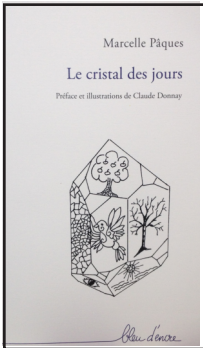
La gentille poète n'est pas dupe des apparences, des préjugés.

Discrètement, l'un ou autre souvenir émaille puissamment la révélation de ce qui pourrait paraître anodin. Comme cette amie rappelée dans la lumière mordorée et le ballet de feuilles mortes, les mots et les adjectifs ne viennent pas dans sa plume par hasard. Chaque syllabe choisie est presque une vraie rencontre, y compris dans le son, dans la tonalité reflétant, je pense, une âme discrète qui l'accompagne car « Les pieds dans les nuages/ La vie dégrafe son corsage ».

**Patrick Devaux**

**Laurent Robert, *Sonnets de la révolte ordinaire*. Lyon, éd. Æthalidès, col. Freaks, 2020.**

Les académies poétiques et les sociétés de poètes de nos voisins français distinguent habituellement trois types de poésie: la poésie classique qui respecte des règles, dont certaines datent de la Renaissance ; la poésie néo-classique, née au dix-neuvième siècle en réaction contre le Parnasse, une technique qui fait fi des diérèses, n'élude plus le « e » muet,



## LECTURES

---

entremêle les rimes singulier-pluriel et accepte le hiatus et les échos ; et en troisième lieu la poésie libérée dont l'ultime avatar est une espèce de prose saucissonnée, dépourvue de ponctuation et parfois minimaliste. Sous la plume de Laurent Robert — professeur de littérature et poète renommé de nos pégasines contrées — dont les précédents recueils ont semé l'enthousiasme, l'amateur des belles-lettres est allégrement emporté sur le sentier de la révolte ordinaire. Il n'emprunte à cette fin ni la ballade, ni l'ode, ni l'épigramme, ni le madrigal, mais l'illustre sonnet dont Naples et la Provence se disputent toujours la paternité. Notre aède a choisi le sonnet octosyllabique néo-classique, de facture parfois élisabéthaine, ce qui l'avantage doublement : il évite d'une part l'alexandrin qui ne supporte que la rime classique, comme l'a si bien compris Louis Racine, et s'offre d'autre part le luxe d'acclimater plus facilement la sonorité de la parlure héliconide. C'est donc un recueil d'une belle tenue formelle, qui témoigne d'une maîtrise exceptionnelle de notre langue. J'avoue sans vergogne être soulagé, et même reconnaissant, que cet excellent confrère n'ait pas choisi la poésie libérée, cette prosodie indigeste pour exprimer ses humeurs de moraliste persifleur ! Je regrette seulement l'absence de ponctuation, ce qui est impropre à la poésie néo-classique.

Laurent Robert regarde et juge le siècle, le politique, le littéraire avec l'audace d'un La Rochefoucauld enivré de vin doux en compagnie de l'Arétin ! Il en a la verve acrobatique et priapique. D'aucuns trouveront sans doute le vocabulaire un peu cru, voire vulgaire, parfois pornographique, mais qu'ils se rassurent, de grandes plumes ont commis de telles folâtreries pour le plus grand plaisir de leurs lecteurs, je songe notamment à François de Maynard, Fernand Fleuret, Alexis Piron, Stanislas de Boufflers (*Le Cœur*), sans oublier ces succulents recueils qui font rougir d'envie les Tartuffes : *Le Cabinet*



*Satyrique* (1720) et *Le Parnasse satyrique*, illustré par Félicien Rops (1864-1866). La poésie de Laurent Robert s'inscrit avec légèreté dans cette vénérienne tradition, mais ne s'y enferme pas. Ce n'est pas une collection de poèmes érotiques, loin de là ; mais chaque poème, ou presque, a sa touche érotique. Que dire pour conclure, sinon que ce recueil de cent douze sonnets néo-classiques est un véritable « must » qui brille d'originalité au firmament de la poésie belge. J'invite donc le lecteur audacieux à le déflorer à son aise en dégustant un vieil armagnac et en pétunant du nez les âpres effluves d'un corona cubain !

Jean-Loup Seban

**Daniel Salvatore Schiffer, *Gracia Mundi. Raphaël, la Grâce de l'Art*. Paris: éd. Erick Bonnier, 2020.**

Aucun dandy du siècle présent ne surpasse avec tant d'élégance naturelle votre serviteur que Daniel Salvatore Schiffer, l'immortel auteur d'une *Philosophie du dandysme*, qui continue avec bonheur de nourrir l'âme des gens de goût perdus dans ce monde ensauvagé. L'année 2019 n'était pas une année ordinaire, mais celle qui célébrait le Quint-centenaire de la mort de Léonard de Vinci. C'était l'occasion - qui ne s'en remémore avec émotion - pour notre savantissime confrère de sortir des étreintes de la presse une biographie philosophique du grand artiste de la Renaissance. Une œuvre, qui après avoir été savourée par les amateurs d'art, les connaisseurs critiques et les esthéticiens de l'université, occupe désormais une place d'honneur, combien méritée, dans les opulentes bibliothèques de nos métropoles. Sans oublier les cabinets des collectionneurs, toujours avides d'instruction complémentaire. Et cette année 2020 n'est pas non plus une année ordinaire. C'est l'année du Quint-centenaire de la mort de Raphaël. Notre prestantissime esthéticien, ou philosophe de

## LECTURES

---

l'esthétique si le terme ad hoc vous rappelle trop un métier manuel, a remis le couvert. Et c'est d'un banquet historique et philosophique digne d'Apicius dont il honore ses hôtes. Heureux le commensal qui savoure, à chaque ligne, une bouchée divine, toujours appétissante, jamais insipide ni étouffante !

Né le Vendredi Saint de l'an de grâce 1483, vers trois heures du matin, le fils de Giovanni et Magia Ciarla Santi, baptisé du nom d'un archange, rendit l'âme le Vendredi Saint de l'an de grâce 1520, vers dix heures du soir. « Je l'ai vu, oui, je l'ai vu, blanc comme un linceul, à demi éteint, les yeux fixés sur son tableau de la Transfiguration... Auprès du lit, qu'on a dressé à la hâte, se tenaient ses amis, les cardinaux Bibbiena, Sadoletto et Bembo, et d'autres seigneurs que je ne connais pas... Au chevet était le Saint-Père. Léon X pleurait et s'essuyait les yeux. » Telle fut la bouleversante nouvelle qu'apporta Antonio Nini à son maître Michel-Ange, selon la légende colportée par le comte de Gobineau dans *La Renaissance, scènes historiques* (1903). « Je reste seul. L'an dernier, c'était Léonard...Maintenant c'est lui...Les astres se sont éteints dans le ciel, et me voilà seul... bien seul, et j'étouffe dans mon isolement ! » Ainsi concluait en se lamentant l'irascible sculpteur, l'étrincelant rival des deux astres.

Ce furent d'inoubliables funérailles : le peuple de Rome, du chêne à l'hysope, avec pour escorte des dizaines de torches portées par les disciples et les amis, accompagna sa dépouille jusqu'à sa sépulture en l'église Santa Maria della Rotonda, ce Panthéon, élevé par Agrippa seize siècles auparavant, dont il admirait tant la beauté architectonique.

Il fallait à l'esprit grandiose du catholicisme romain un interprète à sa mesure, un génie susceptible de l'exalter, de le porter au sublime. Bramante avait-il pressenti cette vertu chez son neveu ? Le pape Jules II, dont Raphaël fera un portrait



## LECTURES

---

saisissant en 1511, point ne s'y trompa ! Il sut, dès qu'il posa son impérieux regard sur l'urbinate, qu'il allait enrichir son cheptel artistique d'une recrue exceptionnelle. Ce ne fut donc pas sur les rives de l'Arno, comme peintre de madones, que Raphaël allait accomplir l'essentiel de sa carrière, mais sur les bords du Tibre, auprès des Pontifes romains, comme démiurge des fresques et prophète de l'Antiquité. Convaincu de la supériorité de l'art classique sur l'art contemporain, Raphaël ressuscita dans ses fresques l'incomparable beauté antique comme Michel-Ange dans ses sculptures, qu'il s'agisse du *Parnasse*, ce mont sacré de l'hellénisme, où le Musagète, tirant l'archet d'une viole à bras sous un mince laurier, distribue la céleste manne d'une harmonie numérale à un parterre de Muses et de poètes grecs, romains et italiens ; ou qu'il s'agisse d'une églogue marine composée la même année 1511, *Le Triomphe de Galatée*, pour la Villa Farnesina d'Agostino Chigi, le banquier du Vatican. N'était-ce pas de surcroît l'occasion de rendre hommage à Homère, Théocrite et Ovide et surtout à Angelo Poliziano, l'ami de Laurent le Magnifique et de Pic de la Mirandole, dont les *Stanze* enchantaient le cercle humaniste de la Villa Careggi ?

« Galatée, écrit Daniel Salvatore Schiffer, vogue debout et à moitié nue, le ventre recouvert d'un drapé rouge flottant au vent et laissant deviner ainsi ses parties les plus intimes, sur une conque, que tirent deux dauphins à la naïveté enfantine, entourée, à la surface d'une mer turquoise, de créatures marines, masculines et féminines à la fois. Vénus de l'eau, elle contemple, d'une expression quasi extatique (semblable à celle que le peintre avait déjà attribuée auparavant au regard mystique de sa *Sainte Catherine d'Alexandrie*), le ciel bleu où voltigent, se frayant un chemin à travers les nuées, des angelots, sortes de chérubins ailés (des *putti* en italien), bandant leurs arcs, à la manière de Cupidon, dieu de l'amour,



## LECTURES

---

pour décocher leurs flèches sur ce divin cortège, certes triomphal mais, davantage encore, à l'allure nuptiale. »

Le génie artistique à son acmé, c'est *L'Ecole d'Athènes* dans la Salle de la Signature : apothéose de la philosophie, face à *La Dispute du Sacrement*, apothéose de la théologie, et jouxtant *Le Parnasse*, apothéose de la poésie. Ainsi sa Sainteté, loin du fatras du siècle, pouvait méditer dans son cabinet d'études sur le triomphe intramondain du Vrai, naturel ou révélé, et du Beau, physique et métaphysique, attributs essentiels de Dieu selon le divin Platon, compléments indispensables des vertus théologiques néotestamentaires. Le Christianisme de la Renaissance n'était-il pas le superbe rejeton de l'hymen rationnel de la beauté hellénique et de la vigueur jéhovique ?

Introduite par les frères Igor et Grichka Bogdanov, dont une tapisserie de leur collection, *Le Sacrifice de Lyste* de Raphaël et Peter Van Aelst, illustre la couverture, l'étude magistrale, que notre confrère a commise, pour le plus grand plaisir des lecteurs avertis - car il ne s'adresse pas au commun qui hante les kiosques de gare - s'achève sur deux œuvres poétiques de la plume de l'un des derniers poètes classiques du royaume : *De Arte Pictoria Raphaelis* et *Le 6 avril 1520 au Palais Caprini*. En appendice à l'ouvrage, on découvrira avec grand intérêt le rapport d'expert sur la tapisserie *Le Sacrifice de Lyste*, une des tapisseries tissées à Bruxelles qui ont naguère orné les murs de la Chapelle Sixtine.

On connaît mon penchant immoral pour l'érotisme de bon aloi. Les chapitres sur *La Sacralisation de l'éros* et la *Phénoménologie de l'éros* ont retenu mon attention jusqu'à l'emprisonner longuement ! Je vous les recommande, mais pas au détriment des chapitres essentiels sur la Grâce du Monde. *Al molto magnifico Signor* Daniel Salvatore Schiffer le mot de la fin : « Oui, *Gratia Mundi* ou la Grâce du Monde, dans la double acception du terme – théologique, au sens augustinien ou

pascalien de miséricorde, voire pardon ou clémence divine, et artistique, au sens léonardien ou plus simplement esthétique de beauté, voire pureté ou légèreté formelle : c'est ainsi qu'on pourrait parfaitement résumer...l'œuvre de Raphaël. »

Jean-Loup Seban

### **Jean-Louis Van Durme, *Un jour nous parcourons la terre sur des routes infinies* et *Si frais le souffle de la haine*. Chez l'auteur, 2020.**

Un poète que je découvre, par le biais de trois parutions récentes.

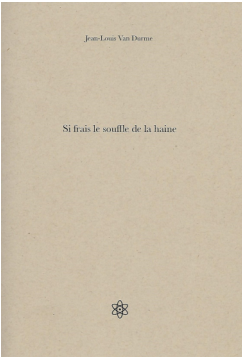
Jean-Louis Van Durme s'autoédite et multiplie les publications (j'en recense neuf depuis 2018). Né en 1967, il s'attache à défendre une poésie économe, très resserrée, mettant en avant aphorismes, réflexions, gouttes de poésie, sentences, sans jamais omettre de donner chair, sens, sensualité à ces éclats de poésie.

*Un jour nous parcourons la terre sur des routes infinies*, *Si frais le souffle de la haine*, révèlent une véritable écriture de soi, à l'aune de ces vers :

«Mon corps est si maigre que je pourrais l'épingler  
à la boutonnière de l'aube  
sans en aveugler le moindre rayon de soleil» (*SFLSDLH*,  
p.21)

ou

«à présent je suis pleinement ici,  
seul sur cette terre étrangère qui me sert de mirage»  
(*UJNPLTSDRI*, p.32)



## LECTURES

---

Le temps qui dévore, la solitude, la préhension terrible d'un réel convoqué : voilà quelques thèmes hissés par ces mots, ces vers, ces poèmes qui happent l'attention du lecteur :

«Personne n'aura autant traversé que moi ce silence de glace» (ibid. p.22)

«J'accueille en silence l'océan, j'accueille sa faiblesse. Dans l'embrasement d'une vague j'entraperçois l'attente et ses cavaliers de fortune. Les mots longent ma voix et s'écartent, renonçant pour un temps à la douce habitude» (SFLSDLH, p.31).

La maîtrise des vers courts, des proses poétiques, des monostiches («Nous étions tous les deux captifs d'une même conjonction» , ibid. p.10); la distance prise d'avec soi («Me retrouver seul, voilà bien l'unique activité», SFLSDLH, p.36); l'expression âpre d'un désespoir qui veille, ou gagne, ou s'apprête à meurtrir («Le désespoir engendre toujours une certaine élégance, /il suffit d'une blessure et d'un peu de dignité/ une pudeur à l'épreuve du temps/ une peine inconsolable/ et cette rage qui vient du fond des siècles/ et s'accroche à l'errance de notre silence» (ibid. p.20) : voilà de quoi nourrir le lecteur qui se sent d'amble avec l'univers évoqué, fortement ressenti, dans une écriture légère et fluide.

**Philippe Leuckx**

**Pierre Warrant, *Le temps de l'arbre*. Paris: éd. du Cygne, 2020.**

L'opinion de **Philippe Leuckx**:

***Quand les conjonctions, les relatifs innombrables nuisent à la fluidité du poème***

--

J'avais aimé *Altitudes*, premier livre sur une expérience forte; le deuxième livre *Confidences de l'eau* m'avait laissé moins d'intensité. Disons-le franchement, ce troisième recueil de poèmes *Le temps de l'arbre* de Pierre Warrant (éd. du Cygne, 2020, 106p.) déçoit tant l'écriture s'alourdit de ces innombrables «ce qui, ce que, qui, que, quoi, dont, où» qui empêchent toute fluidité. Ces tics d'écriture, proches du prosaïsme, sont autant de contraintes à la lecture intime, profonde, et l'on sent l'auteur sensible à la nature, comme dans les deux premiers livres.

«on se dit que rien n'a changé  
qu'il est dans ce rien qui se dérobe  
dans tout ce qui monte aux yeux  
avec sa bouche qui s'efface  
et l'ombre qui le recouvre

on aimerait qu'il ne parte pas tout de suite  
qu'il s'arrête de partir  
on se dit qu'il n'est pas loin  
que dans les fleurs son nom repose  
qu'avec les branches il prend son temps etc.»

On s'étonne de trouver «nuit noire», des «cheveux ivres» ou

## LECTURES

---

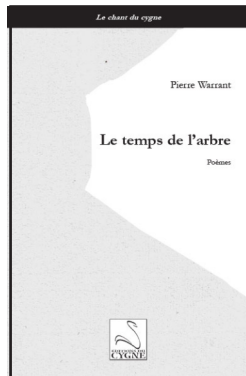
«l'eau où se cache (sic) les poèmes» ou encore «la terre / la mort s'effondreraient (sic)»... «cueillir (...) le fruit»...

Domage vraiment.

Le poème 10 de la section IV. «l'arbre sans fin» (pp.87-88) pourtant signe un bel hommage à l'eau qui risque de nous manquer :

«un jour il n'y aura plus d'eau  
plus d'eau plus d'eau du tout  
il fera sec les sources seront vides  
l'eau partie évaporée  
il fera soif il fera sec  
avec la vie dans une étuve  
l'absurde et les regrets...»

Warrant nous doit une revanche. La syntaxe, laissons-la à la prose. Pensons musique.



## LECTURES

---

L'opinion d'**Anne-Marielle Wilwerth**:

Riche rentrée poétique, avec entre autres ce troisième recueil de Pierre Warrant.

Il s'agit d' « un peu de rien », de « trois fois rien de mots », et pourtant ...

La plume de Pierre Warrant traverse tant de choses, l'endroit et l'envers de la lumière, la terre qui interroge, qui aussi se laisse écouter.

Des mots profonds qui célèbrent le mariage du dedans avec le dehors, de l'arbre avec ses racines.

En toile de fond, les saisons de nos vies, de nos histoires, les arbres et encore les arbres.

Ce livre abondant est un grand geste de lumière et de silence.

Silence qui tente de nous expatrier du trop réel.

Les poèmes de Pierre, comme ruisseaux de mots simples qui scintillent au fil des pages, irradiant d'une immense transparence !

Son secret ? Il « puise à la fontaine l'eau où se cachent les poèmes ».

« avec le temps/tu regardes /l'infini des visages/et tu traces sur la neige/une nuit pour y croire. »

Après la lecture de ce bel ouvrage, nous savons mieux maintenant « comment nous y prendre avec le temps » ...



# *Activités de nos membres*

L'opéra *Is this the end ?*, dont Éric Brucher a rédigé le livret, a été créé à l'Opéra royal de la Monnaie (Bruxelles) les 12 et 13 septembre 2020, avec une musique de Jean-Luc Fafchamps et une mise en scène d'Ingrid von Wantoch Rekowski, lors de l'ouverture de la saison 2020-2021. *Eric Brucher*

Gaëtan Faucer poursuit ses conférences mensuelles au café Carpe Diem (Bruxelles). Le mercredi 15 juillet 2020, il a ainsi présenté Jules Renard, Jean Cocteau le 26 août, enfin Frida Kahlo le 16 septembre. *Gaëtan Faucer*

Pierre-Jean Foulon et Luc Étienne ont présenté leur dernier ouvrage, *Poétique du carré* (éd. du Spantole), le jeudi 24 septembre 2020 dans le cadre de l'exposition *Joyeusement sérieux* à la galerie Albert Dumont (Bruxelles). *Pierre-Jean Foulon*

La revue *Francophonie vivante* a publié un numéro spécial consacré au Maghreb au début de l'année 2020. *Francophonie vivante*

Le 2 août 2020 est paru dans *Le Carnet et les Instants* un article sur les écrivains plasticiens, dont Anne-Michèle Hamesse. *Anne-Michèle Hamesse*

Pascale Hoyois poursuit l'animation de ses ateliers d'écriture à la bibliothèque francophone de Jette où la séance d'ouverture s'est déroulée le 12 septembre 2020. *Pascale Hoyois*

Le 10 septembre 2020, dans le cadre du Collège Belgique de l'Académie royale, Jean Jauniaux a prononcé une conférence *Jean Jauniaux*

## ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

---

intitulée : *Louis Piérard, un destin hors-normes.*

*Béatrice Libert* Le dimanche 30 août 2020, Béatrice Libert a guidé le public dans sa ville natale, Amay.

*Alain Magerotte* Dans le cadre des rencontres littéraires organisés au Carpe Diem (Avenue de Tervueren, 13 à 1040 Bruxelles), Gaëtan Faucer (dramaturge, nouvelliste, conférencier) a reçu Alain Magerotte (nouvelliste, chroniqueur) le jeudi 20 août 2020 pour parler de l'ensemble de son œuvre.

*Marie-Bernadette Mars* Le samedi 1<sup>er</sup> août 2020, dans les jardins Van Buuren (Bruxelles), dans le cadre du projet « Buuren solidaire », a eu lieu une lecture d'extraits des *Trois cadrans de la beauté. Journal d'un printemps grec* et de *L'horizon des éclats* de Marie-Bernadette Mars. Accompagnés à la guitare par Christine Tribolet, les textes ont été lus par Félix Katikakis, Corine Ricuort, et l'auteur. Elle a participé au salon La Truffière aux livres (Rocamadour) le 6 septembre.

*Michel Torrekens* Le 17 septembre 2020, à l'initiative de la bibliothèque Charles Bertin, Michel Torrekens et Jean Jauniaux ont présenté leurs livres, publiés dans la collection "Belgiques" des éditions Ker, à la résidence Blaret (Rhode-Saint-Genèse).

*Échos et informations de nos partenaires de la  
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de  
Langue et Littérature  
française:  
[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)

Société belge  
des auteurs:  
[www.sabam.be](http://www.sabam.be)



Centre Wallonie-  
Bruxelles Paris:  
[www.cwb.fr](http://www.cwb.fr)

Archives et  
Musée de la  
Littérature:  
[www.aml.cfwb.be](http://www.aml.cfwb.be)



Association royale des  
écrivains et artistes de  
wallonie:  
[www.areaw.be](http://www.areaw.be)

Les midis de la poésie:  
[www.midisdelapoesie.be](http://www.midisdelapoesie.be)



# Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 35 | SEPTEMBRE 2020



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES



**AEB**

**CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES**

**TÉL. : 02 512 36 57**

**COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252**

**SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE**

**SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK**

**ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-  
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.